

Micheline Dumont et Louise Toupin, dir. *La pensée féministe au Québec. Anthologie (1900-1985)*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2003. 750 p.

Amélie Bourbeau

Volume 5, numéro 1, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024395ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024395ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourbeau, A. (2004). Compte rendu de [Micheline Dumont et Louise Toupin, dir. *La pensée féministe au Québec. Anthologie (1900-1985)*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2003. 750 p.] *Mens*, 5(1), 176–181.
<https://doi.org/10.7202/1024395ar>

vivantes et nous paraissent des individus plutôt que des membres indissociables d'une masse. Nous aurions aimé apprendre davantage sur les protagonistes du mouvement dans d'autres chapitres. Des mini-biographies de certaines des dirigeantes jocistes auraient pu servir à cette fin.

Au fond, le bilan que fait Lucie Piché de la JOCF est mitigé : en même temps que cette association aurait permis à certaines jeunes femmes des milieux populaires de s'affirmer et même de s'épanouir, elle leur a imposé des limites idéologiques reliées à l'identité socio-sexuelle. Cette conclusion somme toute prudente est tout à fait crédible et témoigne des recherches exhaustives faites dans les fonds d'archives de la JOC et de l'Action catholique canadienne. Si cette étude ne dépasse pas vraiment le cadre institutionnel, elle demeure néanmoins un ajout précieux à nos connaissances des jeunes travailleuses et du rôle que celles-ci ont joué dans la sphère publique québécoise au milieu du XX^e siècle.

Magda Fabrni
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

Micheline Dumont et Louise Toupin, dir. *La pensée féministe au Québec. Anthologie (1900-1985)*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2003. 750 p.

Cette anthologie, qui compte 186 textes féministes écrits entre 1900 et 1985, constitue un premier pas vers une inscription de la pensée féministe dans « l'histoire des idées sociales et politiques du Québec » (p. 717). Micheline Dumont, historienne des femmes, et Louise Toupin, militante féministe,

ont partagé la tâche ardue de sélectionner et de présenter un ensemble de textes démontrant à la fois la diversité et la filiation de la pensée féministe au Québec durant près d'un siècle. Cet ouvrage trouvera son utilité auprès des spécialistes de l'histoire, mais aussi des autres disciplines représentées en études féministes.

Les directrices de l'ouvrage ont divisé le féminisme en trois tendances-périodes. La première, qui s'étend de 1900 à 1945, témoigne des écrits sur « Le féminisme et les droits de la femme » (52 textes). La deuxième, qui va de 1945 à 1985, aborde « Le féminisme comme groupe de pression » (69 textes). La dernière, incluse temporellement dans la deuxième tendance (1969-1985), témoigne d'une certaine scission dans le mouvement et regroupe des textes issus du « féminisme comme pensée radicale » (65 textes). À l'intérieur de chaque partie, les textes sont regroupés selon un certain nombre de thèmes, qui reflètent les préoccupations majeures exprimées par les féministes à chaque période. Dans la première partie, on compte : le féminisme, le droit à l'instruction, le droit au travail, les droits civils, les droits civiques, les questions reliées au droit criminel et les droits sociaux. Ces thèmes sont repris dans la deuxième partie, exception faite de la question des droits civiques qui est remplacée par celles de l'engagement et de la représentation politique. Dans la dernière partie, on assiste à un renouvellement complet des thèmes : le féminisme comme pensée autonome, le corps, le travail invisible, le système hétérosexuel en question, les Québécoises marginalisées, le féminisme dans l'action communautaire, le pouvoir, la politique, le pacifisme. Les auteures envisagent donc le féminisme québécois au XX^e siècle sous le signe d'une certaine continuité, à tout le moins d'une filiation, mais situent une rupture importante à la fois dans le mouvement et dans le temps, avec l'émergence du féminisme radical à partir de 1969. Le choix de 1985 comme date de clôture de l'*Antho-*

logie est justifié en épilogue. À cette date, le féminisme aurait entamé une nouvelle période qui n'est pas encore terminée à ce jour selon les auteures. Elles prennent quand même le soin d'en donner les grandes lignes (pp. 722-728), surtout en ce qui concerne le contexte socio-politique et économique des vingt dernières années et les grands moments du mouvement des femmes depuis 1985.

Les directrices se font relativement discrètes. Outre les courtes présentations pour chacun des textes, elles n'offrent qu'une introduction générale (pp. 19-34) et un épilogue (pp. 717-730) qu'on aurait souhaités plus longs. En effet, ces quelques pages contiennent les débuts d'une réflexion et d'une structuration du féminisme québécois comme objet historique. On y perçoit la mise en œuvre d'une synthèse, encore à venir, qui expliciterait les liens et les ruptures entre les temps, les tendances, les gens et les organismes féministes. Sans créer de fausses filiations, une telle synthèse contribuerait certainement à donner de la cohérence à un mouvement qui a encore une place séparée — par opposition à intégrée — dans les ouvrages d'histoire générale. Les propos de Dumont et Toupin laissent donc le lecteur sur sa faim et lui font souhaiter la publication d'une histoire de la pensée féministe au Québec dans les prochaines années. Le matériel existe, de même qu'un premier effort de périodisation. Ceci montre qu'elles ont atteint un de leurs objectifs, soit souligner un vide historiographique et justifier un éventuel déplacement du féminisme dans l'histoire sociale et politique du Québec au XX^e siècle afin que d'idée marginale il devienne un courant de pensée incontournable.

La concision à laquelle se sont astreintes les auteures a toutefois une autre raison : exposer la pensée féministe « originale », avec le moins de filtres possible (p. 33). Ainsi, leurs textes de présentation aident surtout à remettre les textes et

leurs auteures dans leur contexte historique, sans proposer nécessairement une interprétation. Leur présence discrète permet ainsi au lecteur d'aborder les textes sans que leur démarche ne soit dirigée par la vision de l'histoire des auteures.

Les lecteurs sont néanmoins tributaires des choix des auteures quant aux textes présentés. L'*Anthologie* a beau être fort volumineuse, elle ne peut inclure toutes les auteures de textes féministes ni toutes les sous-tendances au sein de l'idéologie et du mouvement qui l'a accompagnée. La démarche de Dumont et Toupin est transparente. Elles exposent clairement les critères retenus pour choisir les textes. Elles ont sélectionné les textes de féministes militantes, c'est-à-dire de femmes « de terrain » et non seulement d'idées, qui devaient « traduire une pensée plus proprement sociopolitique, émanant d'une pratique relevant d'un champ du féminisme » (pp. 24-26). Enfin, elles ont cherché à valoriser les textes qui n'avaient pas été publiés jusqu'ici (p. 33). Ces critères ont mené à l'exclusion de catégories de textes, par exemple ceux qui traitaient d'organisation ou qui relevaient du domaine des arts. (p. 25) Cette exclusion donne une plus grande cohérence à l'anthologie, car elle permet à Dumont et Toupin de regrouper les textes sous des catégories connues. Cette cohérence par les thèmes est une des forces de l'*Anthologie*, particulièrement en ce qui concerne les deux premières périodes, où les thèmes sont repris et présentés dans le même ordre ou presque.

Cette cohérence, à certains moments, paraît toutefois forcée. Ainsi, dans la section « droits sociaux » de la première partie (1900-1945), on compte six textes, dont cinq sont l'œuvre d'Éva Circé-Côté (pp. 207-215). Les auteures admettent qu'elle est « plutôt solitaire dans ce champ de revendication » (p. 207). Pourquoi, dans ce cas, donner une telle importance à cette catégorie, d'autant plus que les écrits de Circé-

Côté comptent pour un peu plus du quart des textes dans cette partie ? La contribution de Circé-Côté à la pensée féministe, à titre d'individu, est certes considérable et originale par rapport à celle de ses contemporaines et on ne peut que se réjouir de la reconnaissance qu'elle reçoit dans l'*Anthologie*. Toutefois, on peut se demander s'il n'y aurait pas eu moyen d'y joindre les textes d'autres femmes que Circé-Côté à certains moments. Par exemple, n'y aurait-il pas eu lieu de creuser un peu plus pour retrouver la pensée féministe anglophone au Québec ? Contrairement aux textes des communautés noire, juive ou italienne (p. 28), les écrits des anglophones sont disponibles et relativement nombreux, surtout en ce qui concerne la première moitié du XX^e siècle.

De manière générale, l'*Anthologie* remplit admirablement bien un autre des objectifs : son utilité pédagogique. La manière dont les textes sont ordonnés, sous de grandes rubriques thématiques, permet d'envisager toutes sortes d'exercices pour aider les étudiants et étudiantes à mieux comprendre le féminisme au Québec, comme l'analyse comparative, diachronique ou synchronique, ou encore la contextualisation d'une période à partir de quelques textes reflétant les préoccupations majeures des féministes de l'époque. L'*Anthologie* constitue donc un outil d'une valeur considérable pour l'enseignement et l'apprentissage des courants féministes qui ont traversé la province au XX^e siècle.

L'*Anthologie* n'appelle pas seulement une meilleure étude du féminisme québécois par les textes. L'utilisation d'images ici dans le livre, qu'il s'agisse de caricatures ou de dessins descriptifs, donne envie d'un autre projet : une anthologie par l'image. En effet, les sources iconographiques sont de plus en plus souvent intégrées à la démarche historique, souvent pour le mieux. Dans ce cas précis, l'utilisation d'images permettrait de mieux intégrer les discours masculins (féministes

et antiféministes), étant donné que bon nombre de caricaturistes et d'illustrateurs durant la période étaient des hommes.

Pour le moment, cette *Anthologie* constitue une « histoire par les textes » du féminisme québécois. La période couverte de même que le grand nombre de textes et d'auteurs présentés permettent d'adopter une perspective globale autour du sujet. L'ouvrage est à la fois utile pour les étudiants et étudiantes de premier cycle et pour les chercheurs et chercheuses à la recherche de matériel « brut ». On ne peut maintenant qu'espérer que l'appel de Micheline Dumont et de Louise Toupin, pour une synthèse d'histoire des idées féministes au Québec et pour leur meilleure intégration à la trame historique générale, sera entendu.

Amélie Bourbeau
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

Louis Cornellier. *Devoirs d'histoire. Des historiens québécois sur la place publique*. Sillery, Septentrion, 2002. 131 p.

La lecture de *Devoirs d'histoire. Des historiens québécois sur la place publique* de Louis Cornellier nous donne envie de retourner sur les bancs d'école, de préférence au Cégep de Joliette où enseigne l'auteur, également chroniqueur au *Devoir*. Le petit livre paru chez Septentrion rassemble quelque dix-sept chroniques dans lesquelles Cornellier nous fait part des critiques et des réflexions que lui a inspirées la lecture d'ouvrages historiques québécois. Ce faisant et à son insu, il nous fait envier ses élèves...